

POUSH et le renouveau de Paris, foyer de la création artistique

par

■ **Hervé Digne** ■

Cofondateur et président de Manifesto

■ **Laure Confavreux-Colliex** ■

Cofondatrice et directrice générale de Manifesto

■ **Yvannoé Kruger** ■

Directeur artistique de Manifesto, directeur de POUISH

En bref

Paris, foyer de la création artistique! C'était au début du XX^e siècle et jusque dans les années 1960, avant que la capitale française n'en soit réduite à déplorer son lustre passé. À quoi tient le fait qu'une ville devienne, à un moment donné, le lieu d'un bouillonnement créatif extraordinaire dans un secteur donné? Et à quoi tient le fait que la flamme s'éteigne? Si nul ne sait vraiment l'expliquer, il est intéressant de constater qu'il est en train de se passer quelque chose à Paris. Au-delà des ouvertures à grand bruit de la Fondation Louis Vuitton ou de la collection Pinault et de l'installation de la foire Art Basel sous le nom de Paris+, se joue aussi quelque chose sur le terrain des artistes. En mettant à disposition, dans un modèle singulier créé par l'agence d'ingénierie culturelle Manifesto, 250 ateliers à des artistes, POUISH apparaît à la fois comme un acteur ou un catalyseur important de ce renouveau et comme un observateur privilégié de ce ré-embrasement d'un foyer de créativité.

Compte rendu rédigé par Sophie Jacolin

L'Association des Amis de l'École de Paris du management organise des débats et en diffuse les comptes rendus, les idées restant de la seule responsabilité de leurs auteurs. Elle peut également diffuser les commentaires que suscitent ces documents.

Parrains & partenaires de l'École de Paris du management :

Algoé¹ • Chaire etilab • Chaire Mines urbaines • Chaire Phénix – Grandes entreprises d'avenir • ENGIE • Groupe BPCE • Groupe CHD • GRTgaz • IdVectoR² • L'Oréal • La Fabrique de l'industrie • Mines Paris – PSL • RATP • Université Mohammed VI Polytechnique • UIMM • Ylios³

1. pour le séminaire Vie des affaires / 2. pour le séminaire Management de l'innovation

■ Exposé de Hervé Digne, Laure Confavreux-Colliex et Yvannoé Kruger

Hervé Digne : Par quelle alchimie se fait-il qu'à un moment donné, à un endroit donné, les circonstances sont réunies pour nourrir la vitalité artistique ? L'expérience de POUISH, cette ruche de 260 artistes installée dans le Grand Paris, lieu de création, d'exposition, de rencontres et d'essaimage, fournit un faisceau de réponses. Elle illustre le nouvel élan de la scène artistique parisienne et française, riche des artistes internationaux qu'elle attire.

Un tropisme parisien

POUSH est né de la rencontre entre une initiative et un contexte, celui du renouveau de la capitale comme foyer de la création artistique. Ce projet n'aurait pas connu un tel retentissement s'il n'avait pas vu le jour à un moment particulier de l'histoire de la création à Paris – ou plutôt, dans le Grand Paris –, marqué par une vitalité particulière : les artistes y foisonnent, les principales institutions culturelles mettent en avant les créateurs français et le marché leur témoigne un intérêt soutenu.

Un recentrage européen

Le contexte européen est propice à redonner à Paris le statut de capitale de la création qu'elle a détenu durant la première moitié du XX^e siècle. Si Berlin et Londres ont eu la faveur des artistes et des galeries ces dernières décennies, ces villes perdent de leur attrait. La capitale allemande, qui, après la réunification, a offert à une myriade d'artistes la possibilité d'acquérir des ateliers à des prix défiant toute concurrence, est gagnée par la flambée de l'immobilier. Sa scène naguère alternative s'est assagie et son éloignement des autres pôles de création du continent se fait ressentir. Nombre d'artistes qui s'y étaient implantés désirent désormais rejoindre Paris. Quant au milieu de l'art londonien, il a été affecté par le Brexit et par les freins que ce dernier impose dans la circulation des œuvres et des artistes. Aussi, des galeries britanniques s'installent-elles dans notre capitale.

À cela s'ajoute un contexte français favorable. Bien que la culture n'ait pas été reconnue comme une "activité essentielle" durant la pandémie de Covid-19, les pouvoirs publics ont apporté un soutien considérable aux musées, au théâtre et à la musique, écosystème avec lequel les artistes plasticiens collaborent, ce qui a contribué à préserver le rayonnement de la scène française. L'État a, en outre, lancé une commande d'une ampleur inédite, de 30 millions d'euros, pour soutenir les projets des artistes visuels – un deuxième volet de cette commande est en cours. Une partie des collectivités locales se désengage certes des activités culturelles, mais les grands acteurs français du luxe s'attachent à imprimer leur marque dans le secteur artistique : ils ont besoin d'un terreau créatif actif, propice à nourrir des collaborations et à accroître leur visibilité. La Fondation Cartier, la Fondation Louis Vuitton et la Bourse de commerce, qui abrite la collection Pinault, jouent un rôle de diffusion, mais passent aussi des commandes, qui sont autant d'appels d'air pour les créateurs.

L'essor du Grand Paris

Le territoire longtemps qualifié de *banlieue*, qui commence à se forger une identité en tant que Grand Paris, se révèle être un réservoir de créativité considérable. Les artistes y investissent des friches industrielles et des espaces vacants dans des conditions favorables, désormais régies par une charte pour l'occupation temporaire et transitoire. Chacune des 68 gares du futur Grand Paris Express fait de surcroît l'objet d'une commande artistique. L'agence d'ingénierie culturelle Manifesto, que j'ai créée avec Laure Confavreux-Colliex, a débuté avec ce projet, dont elle est le mandataire. Il est piloté par José-Manuel Gonçalves, directeur du [CENTQUATRE](#), en collaboration avec l'agence de production Eva Albarran & Co. C'est dans une même dynamique, mais, cette fois, dans un cadre associatif non lucratif, que nous avons lancé l'initiative POUISH. Ce faisant, nous

nous inscrivons dans un mouvement qui a marqué les plus belles heures de l'histoire de l'art à Paris, celui des ateliers collectifs, qui renaît aujourd'hui sous diverses formes. Nous voyons ainsi fleurir des *artist-run spaces*, lieux gérés par les artistes eux-mêmes, comme Le Wonder ou DOC. Brisant le modèle romantique du créateur souffrant dans le froid de sa solitude, ils permettent aux artistes d'accéder à des ateliers, de partager leurs pratiques, de mutualiser leur matériel et de faire connaître leur production. POUISH n'est donc pas né par hasard, et le rayonnement qu'il a rapidement acquis est lié à ce contexte particulier.

Un besoin manifeste

Yvannoé Kruger : POUISH a fait ses premières armes à Saint-Denis, dans une ancienne usine d'orfèvrerie Christofle. Nous y avons expérimenté les principes qui, depuis, guident notre démarche : trouver un lieu dans lequel nous proposons à des artistes d'occuper des ateliers pour une somme modique; favoriser les échanges et les rencontres entre eux et avec le monde de l'art; leur offrir des services et un accompagnement; et enfin, nouer des liens avec le territoire.

Un premier essai concluant

Venant du Palais de Tokyo, j'ai pu activer assez rapidement un réseau d'artistes pour constituer le premier noyau d'occupants de l'orfèvrerie. Nous en avons réuni une quarantaine en quelques semaines, dont des étoiles montantes de la scène française comme Neïl Beloufa, Jean-Marie Appriou, Laëtitia Badaut Haussmann et David Douard. Manifestement, le besoin de trouver des ateliers, de partager des expériences et de bénéficier d'un accompagnement était là. À la suite d'un appel à candidatures, 40 artistes supplémentaires les ont rejoints. Bien que nous soyons restés peu de temps à l'orfèvrerie, nous avons commencé à y collaborer avec des acteurs du territoire, notamment avec l'association F93 – qui explore l'articulation entre la culture, les sciences et les techniques –, ainsi qu'avec des écoles de Seine-Saint-Denis et avec l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap). Avec ce dernier, nous avons mené une réflexion sur l'archéologie du futur : comment l'occupation d'une usine par des artistes modifie-t-elle l'espace et préfigure-t-elle de nouveaux usages des lieux? Un an et demi après notre installation, nous avons dû déménager : le propriétaire aspirait en effet à une occupation plus mixte, comprenant notamment une pépinière d'entreprises et des espaces festifs. Nous n'avions plus notre place dans son modèle.

Laure Confavreux-Colliex : Ce premier essai nous a convaincus de l'utilité de constituer un collectif d'artistes et de les accompagner. Nous nous sommes donc mis en quête d'un nouveau lieu où nous aurions la pleine liberté de mener notre projet. Nous avons besoin d'environ 3 000 mètres carrés, idéalement pour une durée de trois ans, et voulions pouvoir rendre le bâtiment dans un état différent de celui dans lequel nous l'avions trouvé. Notre choix s'est porté sur un immeuble de bureaux de 16 étages à Clichy. Quinze jours avant le premier confinement, nous avons signé une convention d'occupation précaire avec le propriétaire, dans le cadre de la charte d'occupation transitoire et temporaire. Bon nombre des artistes que nous avons accueillis à l'orfèvrerie nous ont suivis.

Yvannoé Kruger : Inutile de dire que ces petits bureaux tristes et défraîchis des années 1970-1980 n'étaient pas pensés pour la pratique artistique. Le premier réflexe des artistes a été d'arracher les moquettes et les faux plafonds. Ils se sont pleinement appropriés les lieux. Outre les ateliers, un étage entier était dédié aux expositions, des espaces étaient consacrés à l'accueil temporaire d'artistes étrangers, une bodega devait ouvrir au dernier étage... avant que la Covid-19 n'y mette un coup d'arrêt. Nous avons fort heureusement pu ouvrir dès la fin du confinement, en tant que lieu professionnel non ouvert au public. Ce fut une bouffée d'air précieuse pour les artistes. Les ateliers ont d'abord occupé 3 étages, puis 6, puis 9...

Changement d'échelle

Hervé Digne : L'expérience a eu un tel rayonnement, dû à la qualité des artistes, qu'un ouvrage lui a été consacré. Il était convenu avec le bailleur que nous quitterions l'immeuble au terme de deux ans. Voyant l'échéance approcher, nous avons repris notre bâton de pèlerin et fait le tour des sociétés foncières et des communes